

PAUL VERLAINE

**FÊTES GALANTES**

BIBEBOOK

PAUL VERLAINE

# FÊTES GALANTES

1869

**Un texte du domaine public.  
Une édition libre.**

ISBN—978-2-8247-1163-8

**BIBEBOOK**  
[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

## À propos de Bibebook :

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur [Bibebook.com](http://www.bibebook.com) de lire un livre de qualité :

Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.

Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture, qui a comme objectif : *la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.*

## Aidez nous :

Vous pouvez nous rejoindre et nous aider, sur le site de Bibebook.

<http://www.bibebook.com/joinus>

Votre aide est la bienvenue.

## Erreurs :

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, merci de les signaler à :

[error@bibebook.com](mailto:error@bibebook.com)

## Télécharger cet ebook :



<http://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1163-8>

## **Credits**

Sources :

- B.N.F.
- Éféfé

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture

Fontes :

- Philipp H. Poll
- Christian Spremberg
- Manfred Klein

## Licence

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA

 Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

[Lire la licence](#)

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragé à le faire.

Vous devez attribuer l'oeuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

## CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmants masques et bergamasques,  
Jouant du luth et dansant et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

## **PANTOMIME**

Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre,  
Vide un flacon sans plus attendre,  
Et, pratique, entame un pâté.

Cassandre, au fond de l'avenue,  
Verse une larme méconnue  
Sur son neveu déshérité.

Ce faquin d'Arlequin combine  
L'enlèvement de Colombine  
Et pirouette quatre fois.

Colombine rêve, surprise  
De sentir un cœur dans la brise  
Et d'entendre en son cœur des voix.

## SUR L'HERBE

L'abbé divague. — Et toi, marquis,  
Tu mets de travers ta perruque.  
— Ce vieux vin de Chypre est exquis  
Moins, Camargo, que votre nuque.

— Ma flamme... — Do, mi, sol, la, si.  
— L'abbé, ta noirceur se dévoile.  
— Que je meure, Mesdames, si  
Je ne vous décroche une étoile.

— Je voudrais être petit chien !  
— Embrassons nos bergères, l'une  
Après l'autre. — Messieurs, eh bien ?  
— Do, mi, sol. — Hé ! bonsoir la Lune !

## L'ALLÉE

Fardée et peinte comme au temps des bergeries,  
Frêle parmi les nœuds énormes de rubans,  
Elle passe, sous les ramures assombries,  
Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs,  
Avec mille façons et mille afféteries  
Qu'on garde d'ordinaire aux perruches chéries.  
Sa longue robe à queue est bleue, et l'éventail  
Qu'elle froisse en ses doigts fluets aux larges bagues  
S'égaie en des sujets érotiques, si vagues  
Qu'elle sourit, tout en rêvant, à maint détail.  
— Blonde en somme. Le nez mignon avec la bouche  
Incarnadine, grasse, et divine d'orgueil  
Inconscient. — D'ailleurs plus fine que la mouche  
Qui ravive l'éclat un peu niais de l'œil.

## A LA PROMENADE

Le ciel si pâle et les arbres si grêles  
Semblent sourire à nos costumes clairs  
Qui vont flottant légers avec des airs  
De nonchalance et des mouvements d'ailes.

Et le vent doux ride l'humble bassin,  
Et la lueur du soleil qu'atténue  
L'ombre des bas tilleuls de l'avenue  
Nous parvient bleue et mourante à dessein.

Trompeurs exquis et coquettes charmantes  
Cœurs tendres mais affranchis du serment  
Nous devisons délicieusement,  
Et les amants lutinent les amantes

De qui la main imperceptible sait  
Parfois donner un soufflet qu'on échange  
Contre un baiser sur l'extrême phalange  
Du petit doigt, et comme la chose est

Immensément excessive et farouche,  
On est puni par un regard très sec,  
Lequel contraste, au demeurant, avec  
La moue assez clémente de la bouche.

## DANS LA GROTTÉ

Là, je me tue à vos genoux !  
Car ma détresse est infinie,  
Et la tigresse épouvantable d'Hyrkanie  
Est une agnelle au prix de vous.

Oui, céans, cruelle Clymène,  
Ce glaive qui, dans maints combats,  
Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas,  
Va finir ma vie et ma peine !

Ai-je même besoin de lui  
Pour descendre aux Champs-Élysées ?  
Amour perça-t-il pas de flèches aiguës  
Mon cœur, dès que votre œil m'eût lui ?

## LES INGÉNU

Les hauts talons luttaien

t avec les longues jupes,  
En sorte que, selon le terrain et le vent,  
Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent  
Interceptés ! — et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux  
Inquiétait le col des belles, sous les branches,  
Et c'était des éclairs soudains de nuques blanches  
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :  
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,  
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,  
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

## CORTÈGE

Un singe en veste de brocart  
Trotte et gambade devant elle  
Qui froisse un mouchoir de dentelle  
Dans sa main gantée avec art,

Tandis qu'un négrillon tout rouge  
Maintient à tour de bras les pans  
De sa lourde robe en suspens,  
Attentif à tout pli qui bouge ;

Le singe ne perd pas des yeux  
La gorge blanche de la dame.  
Opulent trésor que réclame  
Le torse nu de l'un des dieux ;

Le négrillon parfois soulève  
Plus haut qu'il ne faut, l'aigrefin,  
Son fardeau somptueux, afin  
De voir ce dont la nuit il rêve ;

Elle va par les escaliers,  
Et ne paraît pas davantage  
Sensible à l'insolent suffrage  
De ses animaux familiers.

## LES COQUILLAGES

Chaque coquillage incrusté  
Dans la grotte où nous nous aimâmes  
A sa particularité

L'un a la pourpre de nos âmes  
Dérobée au sang de nos cœurs  
Quand je brûle et que tu t'enflames ;

Cet autre affecte tes langueurs  
Et tes pâleurs alors que, lasse,  
Tu m'en veux de mes yeux moqueurs ;

Celui-ci contrefait la grâce  
De ton oreille, et celui-là  
Ta nuque rose, courte et grasse ;

Mais un, entre autres, me troubla.

## EN PATINANT

Nous fûmes dupes, vous et moi,  
De manigances mutuelles,  
Madame, à cause de l'émoi  
Dont l'Été férut nos cervelles.

Le Printemps avait bien un peu  
Contribué, si ma mémoire  
Est bonne, à brouiller notre jeu,  
Mais que d'une façon moins noire !

Car au printemps l'air est si frais  
Qu'en somme les roses naissantes,  
Qu'Amour semble entr'ouvrir exprès,  
Ont des senteurs presque innocentes ;

Et même les lilas ont beau  
Pousser leur haleine poivrée,  
Dans l'ardeur du soleil nouveau,  
Cet excitant au plus récréé,

Tant le zéphir souffle, moqueur,  
Dispersant l'aphrodisiaque  
Effluve, en sorte que le cœur  
Chôme et que même l'esprit vaque,

Et qu'émoustillés, les cinq sens  
Se mettent alors de la fête,  
Mais seuls, tout seuls, bien seuls et sans  
Que la crise monte à la tête.

Ce fut le temps, sous de clairs ciels  
(Vous en souvenez-vous, Madame ?),  
Des baisers superficiels  
Et des sentiments à fleur d'âme,

Exempts de folles passions,  
Pleins d'une bienveillance amène.  
Comme tous deux nous jouissions  
Sans enthousiasme — et sans peine !

Heureux instants ! — mais vint l'Été :  
Adieu, rafraîchissantes brises ?  
Un vent de lourde volupté  
Investit nos âmes surprises.

Des fleurs aux calices vermeils  
Nous lancèrent leurs odeurs mûres,  
Et partout les mauvais conseils  
Tombèrent sur nous des ramures

Nous cédâmes à tout cela,  
Et ce fut un bien ridicule  
Vertigo qui nous affola  
Tant que dura la canicule.

Rires oiseux, pleurs sans raisons,  
Mains indéfiniment pressées,  
Tristesses moites, pâmoisons,  
Et quel vague dans les pensées !

L'automne heureusement, avec  
Son jour froid et ses bises rudes,  
Vint nous corriger, bref et sec,  
De nos mauvaises habitudes,

Et nous induisit brusquement  
En l'élégance réclamée  
De tout irréprochable amant  
Comme de toute digne aimée...

Or cet Hiver, Madame, et nos  
Parieurs tremblent pour leur bourse,

Fêtes galantes

Et déjà les autres traîneaux  
Osent nous disputer la course.

Les deux mains dans votre manchon,  
Tenez-vous bien sur la banquette  
Et filons ! — et bientôt Fanchon  
Nous fleurira quoiqu'on caquette !

## FANTOCHES

Scaramouche et Pulcinella,  
Qu'un mauvais dessein rassembla,  
Gesticulent, noirs sur la lune.

Cependant l'excellent docteur  
Bolonais cueille avec lenteur  
Des simples parmi l'herbe brune.

Lors sa fille, piquant minois,  
Sous la charmille en tapinois  
Se glisse demi-nue, en quête

De son beau pirate espagnol,  
Dont un langoureux rossignol  
Clame la détresse à tue-tête.

## CYTHÈRE

Un pavillon à claires-voies  
Abrite doucement nos joies  
Qu'éventent des rosiers amis ;

L'odeur des roses, faible, grâce  
Au vent léger d'été qui passe,  
Se mêle aux parfums qu'elle a mis ;

Comme ses yeux l'avaient promis,  
Son courage est grand et sa lèvre  
Communique une exquise fièvre ;

Et l'Amour comblant tout, hormis  
La Faim, sorbets et confitures  
Nous préservent des courbatures.

## EN BATEAU

L'étoile du berger tremblote  
Dans l'eau plus noire et le pilote  
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,  
D'être audacieux, et je mets  
Mes deux mains partout désormais !

Le chevalier Atys qui gratte  
Sa guitare, à Chloris l'ingrate  
Lance une œillade scélérate.

L'abbé confesse bas Églé,  
Et ce vicomte dérégé  
Des champs donne à son cœur la clé.

Cependant la lune se lève  
Et l'esquif en sa course brève  
File gaîment sur l'eau qui rêve.

## LE FAUNE

Un vieux faune de terre cuite  
Rit au centre des boulingrins,  
Présageant sans doute une suite  
Mauvaise à ces instants sereins

Qui m'ont conduit et t'ont conduite,  
Mélancoliques pèlerins,  
Jusqu'à cette heure dont la fuite  
Tournoie au son des tambourins.

## MANDOLINE

Les donneurs de sérénades  
Et les belles écouteuses  
Échangent des propos fades  
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,  
Et c'est l'éternel Clitandre,  
Et c'est Damis qui pour mainte  
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,  
Leurs longues robes à queues,  
Leur élégance, leur joie  
Et leurs molles ombres bleues,

Tourbillonnent dans l'extase  
D'une lune rose et grise,  
Et la mandoline jase  
Parmi les frissons de brise.

## A CLYMÈNE

Mystiques barcarolles,  
Romances sans paroles,  
Chère, puisque tes yeux,  
Couleur des cieux,

Puisque ta voix, étrange  
Vision qui dérange  
Et trouble l'horizon  
De ma raison,

Puisque l'arome insigne  
De ta pâleur de cygne  
Et puisque la candeur  
De ton odeur,

Ah ! puisque tout ton être,  
Musique qui pénètre,  
Nimbés d'anges défunts,  
Tons et parfums.

A sur d'âmes cadences  
En ses correspondances,  
Induit mon cœur subtil,  
Ainsi soit-il !

## LETTRE

Éloigné de vos yeux, Madame, par des soins  
Impérieux (j'en prends tous les dieux à témoins),  
Je languis et je meurs, comme c'est ma coutume  
En pareil cas, et vais, le cœur plein d'amertume,  
A travers des soucis où votre ombre me suit,  
Le jour dans mes pensées, dans mes rêves la nuit.  
Et la nuit et le jour adorable, Madame !  
Si bien qu'enfin, mon corps faisant place à mon âme,  
Je deviendrai fantôme à mon tour aussi, moi,  
Et qu'alors, et parmi le lamentable émoi  
Des enlacements vains et des désirs sans nombre,  
Mon ombre se fondera à jamais en notre ombre.

En attendant, je suis, très chère, ton valet.

Tout se comporte-t-il là-bas comme il te plaît,  
Ta perruche, ton chat, ton chien ? La compagnie  
Est-elle toujours belle, et cette Silvanie  
Dont j'eusse aimé l'œil noir si le tien n'était bleu,  
Et qui parfois me fit des signes, palsambleu !  
Te sert-elle toujours de douce confidente ?

Or, Madame, un projet impatient me hante  
De conquérir le monde et tous ses trésors pour  
Mettre à vos pieds ce gage — indigne — d'un amour  
Égal à toutes les flammes les plus célèbres  
Qui des grands cœurs aient fait resplendir les ténèbres.  
Cléopâtre fut moins aimée, oui, sur ma foi !  
Par Marc-Antoine et par César que vous par moi,  
N'en doutez pas, Madame, et je saurai combattre  
Comme César pour un sourire, ô Cléopâtre,  
Et comme Antoine fuir au seul prix d'un baiser.

Sur ce, très chère, adieu. Car voilà trop causer

Fêtes galantes

Et le temps que l'on perd à lire une missive  
N'aura jamais valu la peine qu'on l'écrive.

## LES INDOLENTS

Bah ! malgré les destins jaloux,  
Mourons ensemble, voulez-vous ?  
— La proposition est rare.

— Le rare est le bon. Donc mourons  
Comme dans les Décamérons.  
— Hi ! hi ! hi ! quel amant bizarre !

— Bizarre, je ne sais. Amant  
Irréprochable, assurément.  
Si vous voulez, mourons ensemble ?

— Monsieur, vous raillez mieux encor  
Que vous n'aimez, et parlez d'or ;  
Mais taisons-nous, si bon vous semble ?

Si bien que ce soir-là Tircis  
Et Dorimène, à deux assis  
Non loin de deux silvains hilares,

Eurent l'inexpiable tort  
D'ajourner une exquise mort.  
Hi ! hi ! hi ! les amants bizarres !

## COLOMBINE

Léandre le sot,  
Pierrot qui d'un saut  
De puce  
Franchit le buisson,  
Cassandre sous son  
Capuce,

Arlequin aussi,  
Cet aigrefin si  
Fantasque  
Aux costumes fous,  
Ses yeux luisants sous  
Son masque,

— Do, mi, sol, mi, fa, —  
Tout ce monde va,  
Rit, chante  
Et danse devant  
Une belle enfant  
Méchant

Dont les yeux pervers  
Comme les yeux verts  
Des chattes  
Gardent ses appas  
Et disent : « A bas  
Les pattes ! »

— Eux ils vont toujours !  
Fatidique cours  
Des astres,  
Oh ! dis-moi vers quels  
Mornes ou cruels  
Désastres

Fêtes galantes

L'implacable enfant,  
Preste et relevant  
Ses jupes,  
La rose au chapeau,  
Conduit son troupeau  
De dupes ?

## L'AMOUR PAR TERRE

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour  
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,  
Souriait en bandant malignement son arc,  
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour !

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas ! Le marbre  
Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste  
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste  
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre.

Oh ! c'est triste de voir debout le piédestal  
Tout seul ! et des pensers mélancoliques vont  
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond  
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh ! c'est triste ! — Et toi-même, est-ce pas ? es touchée  
D'un si dolent tableau, bien que ton œil frivole  
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole  
Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

## EN SOURDINE

Calmes dans le demi-jour  
Que les branches hautes font,  
Pénétrons bien notre amour  
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos cœurs  
Et nos sens extasiés,  
Parmi les vagues langueurs  
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,  
Croise tes bras sur ton sein,  
Et de ton cœur endormi  
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader  
Au souffle berceur et doux  
Qui vient à tes pieds rider  
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir  
Des chênes noirs tombera,  
Voix de notre désespoir,  
Le rossignol chantera.

## COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?  
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !  
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

# Table des matières

CLAIR DE LUNE . . . . .	1
PANTOMIME . . . . .	2
SUR L'HERBE . . . . .	3
L'ALLÉE . . . . .	4
A LA PROMENADE . . . . .	5
DANS LA GROTTÉ . . . . .	6
LES INGÉNU . . . . .	7
CORTÈGE . . . . .	8
LES COQUILLAGES . . . . .	9
EN PATINANT . . . . .	10
FANTOCHES . . . . .	13
CYTHÈRE . . . . .	14
EN BATEAU . . . . .	15
LE FAUNE . . . . .	16
MANDOLINE . . . . .	17
A CLYMÈNE . . . . .	18
LETTRE . . . . .	19
LES INDOLENTS . . . . .	21
COLOMBINE . . . . .	22
L'AMOUR PAR TERRE . . . . .	24

Fêtes galantes

EN SOURDINE . . . . .	25
COLLOQUE SENTIMENTAL . . . . .	26

Une édition

**BIBEBOOK**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

Achévé d'imprimer en France le 15 mai 2014.